

## Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



### De l'écriture comme « expérience extrême »

François Dumont, *Usages de la parole. Le discours des poètes québécois sur la fonction de la poésie (1945-1970)*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, collection « Vie des lettres québécoises », 1993, 248 p.

Réjean Robidoux, *Connaissance de Nelligan*, Montréal, Fides, 1992, 186 p.

Carol J. Harvey, *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy*, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 1993, 274 p.

Michel Gaulin

---

Numéro 71, automne 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38333ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (1993). Compte rendu de [De l'écriture comme « expérience extrême » / François Dumont, *Usages de la parole. Le discours des poètes québécois sur la fonction de la poésie (1945-1970)*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, collection « Vie des lettres québécoises », 1993, 248 p. / Réjean Robidoux, *Connaissance de Nelligan*, Montréal, Fides, 1992, 186 p. / Carol J. Harvey, *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy*, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 1993, 274 p.] *Lettres québécoises*, (71), 53-54.

---

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

The logo for Érudit, featuring the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

François Dumont, *Usages de la parole. Le discours des poètes québécois sur la fonction de la poésie* (1945-1970), Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, collection «Vie des lettres québécoises», 1993, 248 p., 27 \$.

Réjean Robidoux, *Connaissance de Nelligan*, Montréal, Fides, 1992, 186 p.

Carol J. Harvey, *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy*, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 1993, 274 p.

# De l'écriture comme «expérience extrême»

Des ouvrages qui attirent l'attention sur le caractère  
d'exemplarité de l'écriture.

*Le Voyageur D'été*  
*C'est un grand roman écrit dans le silence*  
*de l'âme qui cherche à se faire entendre*  
*à travers les mots dans un style sobre*  
*et sobre, à l'épreuve du temps et de la mort*  
*Mais il peut en avoir fait un grand roman*  
*et de plus, à travers la création de l'espace*  
*et la présence humaine, se faire*  
*une œuvre de grande envergure et*  
*de haute portée humaine et spirituelle.*  
*Mais il faut des traverses dans le monde qui*  
*donnent à l'écrivain le plaisir de l'écriture.*  
*Et c'est là que se trouve la poésie!*  
Gabrielle Roy

ÉTUDES LITTÉRAIRES  
Michel Gaulin

Toute pratique authentique de l'écriture entraîne forcément une remise en question du rapport à soi et aux autres. Prendre la parole, se livrer, pieds et poings liés, à l'expérience du langage, c'est à la fois, grâce au mystère du «don», se séparer du milieu ambiant et s'en faire le héraut, s'appréhender et se modeler soi-même, mais également, par le biais de l'exemplarité, témoigner de l'humaine condition, aussi bien dans un temps et un lieu donnés qu'en regard de l'éternité. Les ouvrages recensés ici permettent de vérifier le bien-fondé de cette affirmation dans trois cas d'espèce dont deux ont trait à des destins individuels, en l'occurrence ceux de Nelligan et de Gabrielle Roy, et le troisième, à l'évolution d'un genre littéraire particulier au cours d'une période cruciale de notre développement national.

## Poésie et milieu ambiant

Dans *Usages de la poésie*, François Dumont propose, au moyen de la notion de *topos* empruntée à Marc Angenot, qui remonte lui-même jusqu'à Aristote, une intéressante synthèse des courants d'idées qui sous-tendent et, par là, expliquent l'évolution de la poésie québécoise entre 1945 et 1970.

Par *topos*, Dumont entend un «lieu commun» autour duquel, par-delà les différences individuelles et idéologiques, peut se faire la confrontation des idées. (p. 23) Il pose quant à lui, dans le discours qui émerge, au cours de la période retenue pour son étude, soit de la poésie elle-même, soit de la réflexion qu'elle engendre, l'existence successive de trois de ces grands courants : l'unité, la discordance et le progrès. Trois *topoi*, autant de générations de poètes et/ou de critiques dans lesquelles ils s'incarnent principalement tour à tour : celle de la *Relève*, celle de l'Hexagone, celle de *Parti pris*.

Soucieuse d'affirmer le primat de l'art sur le politique, la génération de la *Relève* n'en reflète pas moins, par sa recherche de l'unité au sein d'une hiérarchie, les préoccupations d'une époque et d'une société avec lesquelles elle se conçoit pourtant en opposition. De même, opposée par sa quête esthétique à celle de la *Relève*, et malgré sa brutale déclaration de rupture avec la société, la génération de *Refus global* reste hantée par le problème de l'unité, puisque c'est au nom de celle-ci que les instances officielles, incapables de dissocier le discours du pamphlétaire de celui du professeur, congédieront Borduas. (p. 22)

D'autre part, en assignant à la poésie une fonction nationale, en multipliant les appels à la diversité, en valorisant l'absence de consensus et en faisant place sans fausse honte à la discordance, la génération de l'Hexagone allait témoigner quant à elle, au milieu et à la fin des années cinquante, d'une société qui avait recommencé à bouger. C'est cependant à la génération de *Parti pris* que devait revenir, dans les années soixante, le rôle d'illustrer le *topos* du progrès par son refus de maintenir la contradiction et son insistance à exiger que certaines questions soient «poussées à un aboutissement» (p. 162), notamment celle de la relation entre le social et le national posée déjà par un prosateur, André Laurendeau, en 1948. (p. 55-56)

On le voit, la poésie trouve sa vie et son souffle dans la tension : tension avec le langage, tension avec elle-même, tension avec tout ce qui, de prime abord, paraît vouloir l'éloigner du domaine littéraire, tension, enfin, avec son contraire, la prose. C'est le mérite de l'ouvrage de François Dumont que d'évoquer toutes les tensions avec lesquelles la poésie québécoise a eu à se colleter au cours des années 1945-1970, mais de montrer aussi que l'unité demeure, en dernière analyse, le lieu privilégié de la poésie et sa plus haute vocation, non dans le refus des oppositions, comme c'était le cas pour l'unité ancienne manière (feu l'unanimité !), mais dans l'accueil joyeux de la confrontation des contraires et son dépassement dans le poème. Cela n'est pas loin d'en faire une éthique et ce n'est pas le moindre intérêt de la conclusion de Dumont que de se demander si, en «l'absence d'ouverture des institutions officielles» (p. 213) la poésie et la poétique n'ont pas, au Québec, au cours de cette période, «occupé une partie de l'espace de la réflexion philosophique». (p. 212)

## Le «cas» Nelligan

S'il est une chose que le livre de Réjean Robidoux met en pleine lumière chez lui et de façon exemplaire, dirais-je, c'est bien la notion de la poésie comme éthique dont je parlais il y a un instant.

*Connaissance de Nelligan* représente, si l'on fait abstraction de l'édition critique des *Poésies complètes* qu'il a donnée avec Paul Wyczynski en 1991, la somme de ce que Robidoux appelle ses «écritures nelliganiennes» (p. 9), élaborée sur une période de près de

vingt-cinq ans, dans un «engagement passionné» et ce qui s'est voulu une «totale fidélité» (p. 10) à «l'aventure de vie» de Nelligan. Car la thèse de Robidoux a toujours été que Nelligan s'est consciemment voulu poète et qu'il a fait de ce désir l'enjeu de son destin, jusqu'à s'y perdre.

Robidoux a appliqué à l'œuvre de Nelligan une méthode à deux versants sur laquelle il s'explique dans un texte à caractère presque intime, «La création de Nelligan» (p. 95-101), qui a servi d'abord de postface aux *Poésies complètes*. Il s'agissait, dans un premier temps, de se pénétrer à fond de la dimension technique de l'œuvre, de façon à en arriver à la compréhension la plus exacte possible de ce que Nelligan avait accompli au plan du langage. L'on trouvera donc ici le témoignage incomparable d'une connaissance sûre et approfondie du texte nelliganien. L'autre versant de la méthode, davantage assimilé au domaine de l'affect, consistait à se livrer à «une lecture profondément subjective [qui] établit le texte comme acte d'écriture, avec toutes ses implications et ses conséquences». (p. 96) C'est cette «critique d'identification» (pour reprendre l'expression de Placide Gaboury à propos de la méthode critique de Louis Dantin et revendiquée par Robidoux lui-même — p. 100) qui donne des ailes à son livre et le distingue de nombres d'ouvrages universitaires platement et lourdement savants.

Robidoux a eu par ailleurs fort à faire, au cours des années, et surtout ces derniers temps, pour défendre son point de vue contre tous ceux, universitaires ou amateurs, qui ont tenté de minimiser ou de banaliser tant la portée de l'œuvre elle-même — *opus mirandum*, écrit Robidoux — que l'expérience existentielle qu'elle véhicule. C'est pourquoi son livre a aussi, notamment dans ses deux dernières parties, «Mythe et réalité» et «Nelligan et Dantin», une dimension polémique.

Il y avait bien eu, à la fin des années soixante, une différence d'opinion de bon aloi avec Georges-André Vachon, qui renvoyait dos à dos Crémazie et Nelligan comme «deux aînés tragiques» réduits au silence et à l'impuissance par le milieu ambiant. Si Robidoux reconnaissait le caractère plausible de pareil diagnostic dans le cas de Crémazie, explication qui repousserait ce dernier — avec Fréchette et tant d'autres — aux marges de l'histoire littéraire (p. 45), il persistait à croire que Nelligan est le premier chez nous à avoir fait «l'expérience spécifique de la littérature». (p. 46) Tout en reconnaissant le caractère «inchoatif et inachevé» de l'œuvre (p. 43), Robidoux n'en croit pas moins, avec Louis Dantin, qu'on est en présence ici d'une expérience essentielle de la poésie comme «expérience extrême». (p. 117)

Mais depuis le milieu des années quatre-vingt, environ, des ouvrages de diverses moutures, le fait principalement d'amateurs, ont révoqué en douce cette interprétation de l'œuvre et de la vie. Robidoux n'est pas tendre pour ces auteurs, qu'il s'agisse de Bernard Courteau et de son *Nelligan n'était pas fou !*, de Michel Tremblay et de son livret d'opéra, ou des auteurs du récent *Portrait déchiré de Nelligan* (l'Hexagone, 1992) dont la portée atteint jusque Dantin lui-même. Ici encore, on verra à l'œuvre l'esprit critique d'un universitaire chevronné qui n'est pas prêt à accepter d'emblée toutes les fantaisies, d'un chercheur qui sait lire avec rigueur, exactitude et, lançons le mot, une totale honnêteté un document d'archives (je pense à la pièce cruciale du 26 octobre 1926 dans le dossier de Nelligan à Saint-Jean-de-Dieu), d'un homme, enfin, qui sait appeler par son nom — celui de diffamation — l'idée d'«un Dantin éteignoir [...] occupé à charcuter puis à occulter et maquiller l'œuvre nelliganienne». (p. 169)

Robidoux, quant à lui, a inscrit résolument son parcours dans la

foulée et la tradition de Dantin, en qui il voit l'auteur d'un «sauvetage fondamental» (p. 180), sans lequel une œuvre de valeur exemplaire — mais trop tôt interrompue dans des conditions tragiques — aurait bien pu ne jamais voir le jour de la publication. Son livre, fidèle au souvenir et à l'œuvre tant de Dantin que de Nelligan — «associés dans une unité indémaillable» (p. 180) —, est l'un de ces livres qui nous font comprendre une fois de plus que la compréhension littéraire n'est pas le fait d'une génération spontanée ou d'inventions à l'avenant, mais bien plutôt le produit de longues et patientes veilles, l'effort d'une vie.

## Le côté manitobain de Gabrielle Roy

Dans *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy*, Carol J. Harvey se penche sur les «procédés de la pensée et de la parole qui ont pu transformer le vécu en fiction» (p. 11) en tentant de cerner de plus près le développement et la signification du cycle d'œuvres dans lesquelles la romancière d'origine manitobaine a sans cesse «cré[é] et recré[é] son passé». (p. 251)

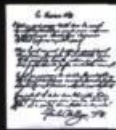
En examinant le développement du cycle, Carol J. Harvey décèle une sorte de discordance entre les œuvres du début et du milieu de la carrière et, d'autres fait, celles de la fin. Alors que les premières «baignent dans le bonheur» (p. 245), *Ces enfants de ma vie* semble fournir un contrepoint à l'idée de l'enfance heureuse en attirant l'attention sur la misère infantine — celle de tous les enfants —, tandis que l'autobiographie montrerait, comme le revers de la médaille, ce qu'a vraiment été l'enfance de la romancière elle-même, c'est-à-dire «une enfance placée sous le signe du malheur» (*ibid.*), personnel et familial tout autant que social si l'on se rappelle l'accent qui est mis dans ce livre sur l'infériorité du statut des Canadiens français dans une région du pays pourtant colonisée par les leurs.

Mais envisagée dans son ensemble et du point de vue, cette fois, de sa signification, l'entreprise à caractère autobiographique de Gabrielle Roy retrouverait son unité et prendrait figure de catharsis. Ainsi, en y accordant la vedette à sa mère comme elle l'a fait, la femme mûre aurait cherché à se dédouaner — bien des années plus tard — de l'abandon symbolique auquel elle avait dû se résoudre pour poursuivre sa carrière d'écrivain. Face à elle-même, elle aurait voulu «se défendre à ses propres yeux ou même se racheter». (p. 246) Carol J. Harvey en conclut que «grâce aux artifices du discours, l'écrivaine a laissé d'elle-même l'image qu'elle voulait». (p. 260)

Mais elle aurait voulu également, longtemps avant que le thème ne fût mis à la mode, se pencher sur la condition féminine. Carol J. Harvey consacre une importante partie de son étude à examiner tant la critique implicite du rôle traditionnel imparti à la femme dans la société d'avant-guerre, que les signes d'une écriture proprement féminine, la fragmentation des textes, par exemple, qui domine dans le cycle manitobain, ou encore «l'écriture circulaire qui brouille le temps, la texture qui résulte du tissage du moment figé et du fil du temps qui passe». (p. 173)

Ce livre qui fait, quoique de façon parfois un peu scolaire, la preuve d'une bonne connaissance des travaux antérieurs consacrés à l'œuvre de Gabrielle Roy et qui cherche de façon ici et là inégale, et dans une langue dont la qualité n'est pas toujours sûre, à apporter un point de vue neuf sur une œuvre pourtant déjà abondamment commentée, fournira néanmoins, par quelques-uns de ses aperçus, matière à réflexion à quiconque cherche à percer le secret de ce qui fait battre le cœur d'un écrivain.

Reçu de Robidoux



CONNAISSANCE  
DE NELLIGAN

